



HAL
open science

Conditionnement, construction, déconstruction? La dimension sociale de l'individu au prisme du genre

Vanina Mozziconacci

► **To cite this version:**

Vanina Mozziconacci. Conditionnement, construction, déconstruction? La dimension sociale de l'individu au prisme du genre. Les sciences humaines. Programme de l'agrégation de philosophie 2023, 2022. halshs-04453953

HAL Id: halshs-04453953

<https://shs.hal.science/halshs-04453953>

Submitted on 12 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 18

Conditionnement, construction, déconstruction ? La dimension sociale de l'individu au prisme du genre

Vanina Mozziconacci

Introduction

En 1973 paraît en Italie *Du côté des petites filles* d'Elena Gianini Belotti, *best-seller* féministe rapidement traduit qui vise à montrer que la socialisation primaire genrée maintient l'inégalité et les rapports de domination sexuée, et que transformer la première permettra de mettre fin aux seconds. Six ans plus tard, à l'occasion d'une préface, Belotti revient sur les parent·e·s qui cherchent à élever fémininement leurs filles. L'enthousiasme qu'on pouvait percevoir dans l'ouvrage de 1973 a laissé place au doute :

sommes-nous vraiment en train de « fabriquer » des filles nouvelles ou tout simplement les adaptons-nous au modèle masculin ? Sommes-nous en train de leur offrir des valeurs vraiment neuves qui les opposent de façon concrète au monde masculin, ou bien leur communiquons-nous les valeurs masculines telles quelles parce que nous ne nous sommes pas fait une idée vraiment claire de ce qu'est une femme, ou, tout du moins, de ce que nous voudrions qu'elle ne soit pas ? Franchement, je ne sais pas.¹

Les inquiétudes de Belotti traduisent la difficulté qu'il y a à promouvoir l'individu (contre les stéréotypes sexistes voire contre les socialisations genrées) sans promouvoir le masculin. Mais comment expliquer une telle difficulté ? Qu'est-ce qui fait qu'individu et masculin finissent par se confondre ? Une telle question ne se limite pas à l'enjeu du genre mais engage plus largement les présupposés anthropologiques à l'œuvre pour définir l'individu humain. Ainsi, prétendre élaborer des « sciences humaines » (souvent également appelées « sciences de l'Homme », et pour cause² !) en confondant la moitié de l'humanité avec sa totalité, en développant une conception d'un universel « bien particulier³ », bref, en faisant preuve d'androcentrisme ou de « masculinisme⁴ », c'est cultiver un certain nombre de procédés épistémologiquement fautifs : surgénéralisation, invisibilisation, naturalisation, double standard, euphémisation, biais, etc.

Le présent chapitre vise à analyser à la place laissée à l'individu dans trois modèles théoriques cherchant à penser les processus d'incorporation et d'incarnation des normes de genre ; autrement dit, les normes sociales qui se rapportent au féminin et au masculin. Le premier les pense en termes de *conditionnement*, le deuxième en termes de *construction* et le troisième en termes de *performativité*. Pour les illustrer respectivement, je m'attarderai plus particulièrement sur trois autrices féministes : Simone de Beauvoir, Christine Delphy et Judith Butler. Il est à noter que leurs théorisations ont en commun de contester « l'essentialisme » mais que celui-ci prend des sens différents suivant la critique qui en est faite : fixisme ontologique, anthropologie idéaliste, ou catégorisation homogénéisante.

Précisons très brièvement les ancrages théorico-politiques des trois autrices. Simone de Beauvoir est, avec Maurice Merleau-Ponty et Jean-Paul Sartre, l'une des représentantes

¹ Danielle FLAMANT-PAPARATTI et Emmanuelle FLAMANT-PAPARATTI, *Emmanuelle...*, p. 11.

² Liliane KANDEL, « L'école des femmes et les sciences de l'homme », *Les Temps Modernes*, 1974, n° 333-334, p. 1781-1814.

³ Christine DELPHY *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*. Paris : Syllepse, 2010.

⁴ Ce concept est élaboré par la philosophe Michèle Le Dœuff ; il désigne un particularisme qui se présente comme un universalisme, en l'occurrence une perspective qui « n'envisage que l'histoire ou la vie sociale des hommes mais encore double cette limitation d'une affirmation (il n'y a qu'eux qui comptent et leur point de vue) » Michèle LE DŒUFF, *L'Étude et le rouet*, Paris, France, Seuil, 2008, p.53.

majeures de l'existentialisme. Son existentialisme informe son féminisme, qui met au premier plan la liberté du sujet ; son féminisme informe son existentialisme, en l'obligeant à prendre en considération la situation sociale du sujet femme ; et, enfin, son féminisme et son existentialisme ont pour racine commune le rejet de l'essentialisme. Christine Delphy est l'une des principales – et la première – figure du féminisme matérialiste⁵. Elle pense le genre (tout) contre la classe : c'est-à-dire à la fois en posant le patriarcat comme un système distinct du capitalisme (et donc non susceptible d'être subsumé sous lui) mais également en reprenant une « axiomatique marxiste », selon ses propres termes, qui lui permet de théoriser des « rapports sociaux de sexe ». Figure des théories *queer*, Judith Butler conçoit le genre au travers du concept de *performativité* : autrement dit, selon elle, le genre consiste en une répétition d'actes qui tendent à se figer et à prendre l'apparence d'une substance, mais il est toujours susceptible de non-conformité, d'instabilité et de résistances.

1. Le conditionnement chez Beauvoir : un individualisme amendé et asymétrique

1.1 On ne naît pas femme : on le devient

La célèbre phrase de Simone de Beauvoir « On ne naît pas femme : on le devient »⁶ est en général prise comme symbole du geste fondateur de l'autrice contre l'essentialisme. Or, si on replace cette affirmation dans le contexte du *Deuxième sexe*, il importe de noter qu'en la formulant, Beauvoir se positionne non pas seulement contre une forme d'essentialisme mais également contre une forme de nominalisme. En effet, l'ouvrage s'ouvre sur la mise en question de l'« éternel féminin », qui pousse certain·e·s à avancer que « la femme est perdue »⁷. Sous le terme *femme*, il est question d'une essence, de la « réalité mystérieuse et menacée qu'est la féminité »⁸. Pour contester cette idée d'une essence féminine, certain·e·s penseuses et penseurs affirment que le mot « femme » n'a « aucun contenu » et que les femmes sont tout simplement des êtres humains. Ce sont elles et eux que Beauvoir qualifie de « nominalistes », dont la solution serait insatisfaisante, tant du point de vue théorique que du point de vue pratique. Beauvoir la qualifie de « doctrine un peu courte » et de « fuite inauthentique »⁹, car contre l'allégation nominaliste, il est facile pour les antiféministes de montrer qu'il y a tout un tas de différences, bien visibles, entre femmes et hommes ; le nominalisme est empiriquement difficilement tenable. Le problème du nominalisme est que, pour nier l'essence, il nie les différences et succombe ainsi à un individualisme abstrait. Or, « tout être humain concret est toujours singulièrement situé », et (nous soulignons) « refuser les notions d'éternel féminin, d'âme noire, de caractère juif, ce n'est pas nier qu'il y ait *aujourd'hui* des Juifs, des Noirs, des femmes »¹⁰. Porter attention à la *situation* est nécessaire ; autrement dit, à nier l'essence tout en reconnaissant les différences. Un ensemble d'individus sont placés dans les mêmes conditions d'existence ; ils et elles en viennent à partager un ensemble de caractéristiques psychologiques, comportementales, etc. qui les distingue d'autres individus placés dans d'autres conditions. Avancer qu'il n'y a rien sous le mot *femme* empêche de se demander si, bien qu'il n'y ait pas d'essence féminine, il n'y a pas quelque chose comme un groupe « femmes » avec des caractéristiques en commun. Soutenir que les différences ne découlent pas d'une essence et qu'elles ne sont donc pas éternelles et statiques, c'est une chose. Prétendre qu'elles n'existent pas en est une autre :

il suffit de se promener les yeux ouverts pour constater que l'humanité se partage en deux

⁵ On peut également mentionner Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu et Stevi Jackson.

⁶ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 1976 [1949], p. 13.

⁷ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. I*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 1976 [1949], p. 13.

⁸ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. I*, déjà cité, p. 14.

⁹ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. I*, déjà cité, p. 15.

¹⁰ *Ibid.*

catégories d'individus dont les vêtements, le visage, le corps, les sourires, la démarche, les intérêts, les occupations, sont manifestement différentes : peut-être sont-elles destinées à disparaître. Ce qui est certain c'est que pour l'instant elles existent avec une éclatante évidence.¹¹

Beauvoir ouvre ainsi une brèche, en distinguant essence (statisme et nécessité) et différence ; les différences pouvant être provisoires, contextuelles, contingentes.

Le nominalisme est une attitude inauthentique et de « mauvaise foi » : l'enjeu n'est pas seulement théorique, mais également pratique. Ce que Beauvoir désigne à travers ce vocabulaire existentialiste est une forme de déni de la réalité qui serait confondu avec l'exercice d'une liberté. Reconnaître l'injustice faite aux femmes quand on est une femme, c'est d'abord reconnaître un rétrécissement de ses propres possibles ; ne pas le reconnaître est une façon de chercher davantage de liberté dans un mensonge à soi. Cela revient à s'excepter de la situation, à « se situer par-delà son sexe »¹². Or, reconnaître l'injustice est la première étape d'une libération authentique. En effet, dans une langue existentialiste, on peut dire que l'exercice de la liberté suppose de reconnaître la réalité telle qu'elle est pour la néantiser (et non la nier), c'est-à-dire la refuser, la considérer comme insatisfaisante, pour ensuite intervenir sur elle. L'action suppose à la fois de reconnaître la différence (des situations, des conditionnements) et de refuser l'essence : pour envisager le changement, il faut partir de l'idée qu'il y a quelque chose à changer. Affirmer « on ne naît pas femme : on le devient », c'est tenir ensemble deux propositions. D'une part, contre l'essentialisme : on ne naît pas femme ; l'« être femme » n'est pas un donné, c'est une construction ; mais, d'autre part, il faut constater qu'« on le devient », il y a bien quelque chose sous le mot *femme*, vers lequel certains êtres humains s'acheminent.

1.2 Ne pas devenir femme : devenir un homme comme les autres ?

Il s'agit alors de *décrire* ce devenir. La phrase « On ne naît pas femme : on le devient » ouvre le premier chapitre du second tome, intitulé « Enfance ». Ce chapitre, et plus largement la partie qu'il inaugure, « Formation », s'applique à montrer l'élaboration de « la femme » en tant que « produit » d'une société¹³. Mais pourquoi s'intéresser *uniquement* à la construction de « la femme » ? Puisqu'on a admis précédemment des « différences », pourquoi ne pas décrire l'élaboration d'une différenciation et de ses *deux* produits, « femme » et « homme » ? Car la femme est une singularité, elle est un « cas particulier » là où le type masculin est le « type humain absolu »¹⁴. Autrement dit, « la femme [...] se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu, elle est l'Autre »¹⁵. Si, ici, Beauvoir met au jour les implicites d'une représentation, cela ne signifie pas pour autant qu'elle n'y adhère pas dans une certaine mesure.

En effet, cette entreprise de dévoilement n'a pas pour objectif de réfuter la pertinence de ces discours eu égard à la réalité. Ceux-ci, au contraire, sont en accord avec une réalité *sociale*, mais une réalité tout de même. Les représentations font de cette différence une asymétrie car « la femme », « dans l'état actuel de l'éducation et des mœurs »¹⁶ est bien « Autre ». Par conséquent, Sylvie Chaperon note, dans son commentaire du *Deuxième sexe* que bien que Beauvoir « ébauche une analyse de la construction du masculin, notamment dans le chapitre "Enfance", où elle compare l'éducation reçue par les petits garçons et les petites filles, elle prend le plus souvent la virilité comme un donné »¹⁷. Et même si dans ces pages, au niveau

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ Pour une généalogie du concept critique de genre et la place de la pensée beauvoirienne en son sein, voir Éric FASSIN, « L'empire du genre », *L'Homme*, n° 187-188, 2008 [En ligne].

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. I*, déjà cité, p. 17.

¹⁶ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, déjà cité, p. 9.

¹⁷ Sylvie CHAPERON, *Les Années Beauvoir : 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000.

descriptif, le masculin n'est pas toujours considéré comme donné, il reste, au niveau normatif, la référence. L'enfance du jeune garçon fait figure d'une enfance libre et non entravée. Le chapitre sur l'enfance s'attache à montrer comment le petit garçon conquiert l'indépendance et la transcendance à travers son éducation (notamment par le biais de « sevrages » affectifs), tandis qu'on laisse la petite fille engluée dans la dépendance et l'immanence. Dans le tiraillement entre l'« existence autonome » et l'« être-autre », on fait en sorte que la fillette renonce à son autonomie ; « on lui refuse la liberté »¹⁸, elle se vit relativement. « Jeux et rêves orientent la fillette vers la passivité ; mais elle est un être humain avant que de devenir une femme, et déjà elle sait que s'accepter comme femme c'est se démettre et se mutiler »¹⁹. Le devenir-féminin n'est donc rien de moins qu'un renoncement à une partie au moins de son humanité. Objet plutôt que sujet, elle le devient à la fois dans un sacrifice douloureux et dans une certaine complaisance : « étrange expérience pour un individu qui s'éprouve comme sujet, autonomie transcendante, comme un absolu, de découvrir en soi à titre d'essence donnée l'infériorité »²⁰ et en même temps, comme « il y a chez l'existant un désir inauthentique de démission et de fuite ; ce sont les délices de la passivité que parents et éducateurs, livres et mythes, femmes et hommes font miroiter aux yeux de la petite fille »²¹. Rien d'étonnant alors à ce que l'analyse de cette socialisation conduise à vouloir s'en affranchir et que cet affranchissement prenne la forme d'une assimilation au masculin. Pour savourer pleinement l'indépendance, il ne suffit pas à la femme de la conquérir dans le travail : « Il faudrait qu'elle eût été élevée exactement comme un garçon »²², et elle précise dans une note « C'est-à-dire non seulement selon les mêmes méthodes, mais dans le même climat, ce qui est aujourd'hui impossible malgré tous les efforts de l'éducateur »²³. « C'est en s'assimilant [aux hommes] qu'elle s'affranchira »²⁴ écrit-elle sur l'ultime page de l'unique chapitre de la dernière partie « Vers la libération », intitulé « La femme indépendante ».

1.3 Sous les stéréotypes, l'individu (masculin)

Il importe de revenir sur les partis-pris en termes de théories sociale et anthropologique qui conduisent à une telle conclusion. Cette issue en faveur d'une éducation « masculinisante » ou valorisant le masculin, peut s'expliquer par une forme d'individualisme. Pour le dire rapidement : la valorisation de l'individu et la valorisation du masculin fonctionnent de pair. Ainsi, des discours comme ceux de Belotti, en tant que discours sur le (dé)conditionnement aux rôles sexués et/ou les stéréotypes, restent prisonniers d'un individualisme abstrait, dans lequel l'individu sous-jacent « universel » est en réalité forgé sur un modèle androcentré. L'individualité (singulière) se fonde sur l'individu (universel), dont les conceptions ne sont pas neutres. On retrouve un glissement analogue chez Beauvoir.

Un tel raisonnement occulte donc le fait qu'historiquement, les caractéristiques masculines ont été et sont considérées comme moins « particulières » que les caractéristiques féminines (c'est pourquoi la femme est l'Autre, pour reprendre Beauvoir) et qu'elles ont été et continuent d'être davantage valorisées, symboliquement comme matériellement. Le choix parmi les différentes qualités, compétences, caractéristiques est donc d'emblée orienté. Il n'est alors pas étonnant que la lutte contre les stéréotypes s'avère souvent déséquilibrée²⁵, que le « brassage » des valeurs se fasse surtout dans un sens, bref, qu'il s'agisse davantage de faire

¹⁸ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, déjà cité, p.29.

¹⁹ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, déjà cité, p. 47.

²⁰ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, déjà cité, p.51.

²¹ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, déjà cité, p. 52.

²² Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, déjà cité, p. 606-607.

²³ *Ibid.*

²⁴ Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe. II*, déjà cité, p. 631.

²⁵ Vanina MOZZICONACCI, « Filles, garçons : qui sont les mal élevés ? », *Ex Aequo*, 2011, n° 23, p. 149–162.

sortir les filles de leurs rôles traditionnels que les garçons²⁶. Dans une société où ce sont les rôles « masculins » qui sont valorisés, les femmes ont tout intérêt individuellement à désertier les rôles sociaux auxquels elles tendent à être assignées (aussi nécessaires soient-ils).

1.4 Le conditionnement : entre constructivisme et individualisme ?

Ces approches centrées sur l'individu se fondent sur une conception de la « nature humaine » hybride, entre constructivisme et individualisme. Alison Jaggar note ainsi que toute une partie de la réflexion féministe se fonde sur un « individualisme abstrait » amendé, emprunté au modèle libéral. L'individualisme abstrait consiste à affirmer que « les caractéristiques humaines essentielles sont des propriétés des individus et sont données indépendamment de tout contexte social »²⁷. Le féminisme, pour mettre en question le monde hérité et dénoncer l'injustice, ne peut adhérer pleinement à cette position et la nuance en affirmant que les différences psychologiques entre les femmes et les hommes sont causées par la socialisation. Cependant, parler de « conditionnement aux rôles sexués », de « socialisation aux rôles sexués », bref, utiliser le champ lexical des « rôles » « semble suggérer qu'existe, derrière le rôle, un individu humain indépendant dont la vraie nature est dissimulée quand elle ou il est forcé de jouer un certain rôle »²⁸. Le féminisme qui réduit l'injustice faite aux femmes à un enjeu de rôles sexués n'abandonne ainsi pas tout naturalisme. Si les rôles sociaux sont appréhendés comme n'étant pas fondés en nature, leur déconstruction s'appuie toutefois sur une *nature humaine* sous-jacente. Celle-ci n'est ni féminine ni masculine *a priori*, elle est universelle. Or l'universel d'un monde social marqué par les rapports sociaux n'est pas neutre.

Pour revenir à Beauvoir, il est clair qu'une focalisation sur les individus traverse son propos. Michèle Le Dœuff relève que dans le *Deuxième sexe*, « la question des *institutions* [...] est sensiblement escamotée au profit de l'analyse des rapports interindividuels »²⁹. Elle prend l'exemple de l'avortement ; sur cette question, Beauvoir se concentre sur l'analyse des relations entre individus mais évacue complètement le natalisme d'État. Autrement dit, « [e]lle voit des individus, non des structures socio-législatives »³⁰ ; ce qui la conduit parfois même à *moraliser* ce qu'elle n'a pas réussi à *analyser*³¹ (à travers un vocabulaire de la complaisance, du narcissisme, de la faute morale, etc.).

En tant qu'existentialiste, Beauvoir récuse toute essence/nature. Mais l'existentialisme... est un humanisme³² : son ambition anthropologique (qui implique une recherche d'invariants proprement humains par-delà les situations) s'accompagne de l'idée que le contexte ne construit pas tout. Or, c'est *parce que* le « constructivisme » de Beauvoir conserve un noyau non entamé qu'il est asymétrique. Ce noyau, censé représenter ce qui est proprement humain, le sujet libre, s'avère être masculin : Chaperon paraphrase ainsi Beauvoir : « [l]es hommes ne sont pas pareillement le produit de la société, puisque ce sont eux qui font la société. Ils représentent la

²⁶ Voir par exemple la *Convention interministérielle pour l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif* du 29 juin 2006, qui vise à combattre le « déterminisme sexué » dans l'orientation scolaire. Concrètement la convention invite à faire sortir les filles de leurs rôles traditionnels et à leur faciliter l'accès aux filières technologiques et scientifiques alors qu'il n'est pas question de la valorisation des filières littéraires auprès des garçons.

²⁷ Alison JAGGAR, *Feminist Politics* ..., p. 42.

²⁸ Alison JAGGAR, *Feminist Politics* ..., p. 43.

²⁹ Alison JAGGAR, *Feminist Politics* ..., p. 142.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Michèle Le Dœuff note toutefois que dans les années 1970, les écrits de Simone de Beauvoir connaissent un tournant ; elle franchirait ainsi les bornes de l'existentialisme « vers une direction qui n'est plus celle de l'analyse intersubjective, mais celle de l'analyse institutionnelle ».

³² Comme l'écrit Michèle Le Dœuff, « Il était relativement inéluctable que *Le Deuxième Sexe*, axé sur la notion de "sujet", ne réussisse pas à dépasser toujours les bornes de l'individualisme libéral » (Michèle LE DŒUFF, *L'Étude et le rouet*, déjà cité, p. 136).

liberté incarnée, la transcendance en action, le plus haut stade de l'humanité »³³. Sous les atours artificiels et construits de la féminité se trouve un individu : *sous chaque femme se trouve un homme*³⁴.

2. Le constructivisme de Delphy : radicalité et matérialisme

2.1 Du constructivisme modéré au constructivisme total

D'après Jaggar, le passage d'un constructivisme « modéré » à un constructivisme « total » caractérise le passage du féminisme libéral (au sens large) au féminisme radical. Passage à la fois politique et épistémologique, car

décrire l'oppression des femmes seulement en termes de rôles sexuels reviendrait à ignorer les questions concernant le pourquoi du développement et du maintien du système de rôle sexuels.³⁵

Ce problème est justement mis en évidence par Christine Delphy lorsqu'elle commente Beauvoir : « [e]lle ne pose jamais la question de savoir pourquoi ce sont les hommes qui ont transformé les femmes en Autres »³⁶. D'après Jaggar, c'est la nécessité d'une telle explication qui a poussé les féministes radicales vers des terrains moins « idéalistes » et plus « matérialistes » :

le féminisme radical a cessé de postuler l'idéal d'un rôle social comme une sorte de catalogue surhumain dans lequel les personnes réelles sont casées, et au lieu de cela, a commencé à essayer d'identifier les « intérêts matériels » qui sont promus par la domination systématique des femmes.³⁷

Ainsi, si « [l]a rupture avec l'idéologie naturaliste » revendiquée par les féministes radicales et matérialistes de la revue *Questions féministes* « était clairement inspirée du *Deuxième sexe* »³⁸, ces dernières sont allées plus loin. On peut lire dans la présentation de la revue :

Féministes, nous devons montrer le caractère historique, social, donc arbitraire et réversible, de cette hiérarchie des sexes, et qu'il n'y a de « femmes » que pour autant qu'un rapport de force inégalitaire fait de l'oppression et de l'exploitation d'un groupe social la condition du pouvoir de l'autre.³⁹

Et par ailleurs, Delphy avance que le constructivisme social de Beauvoir⁴⁰ manquait de radicalité :

Nous interprétons cette phrase [« On ne naît pas femme »] comme une préfiguration de l'idée de genre, de construction sociale des différences de rôle entre les « sexes »... mais je pense que Beauvoir ne l'entendait pas de façon réciproque et symétrique : elle ne mettait pas en cause les hommes. Pour elles les hommes étaient ce qu'ils étaient : ils étaient normaux, ils figuraient la norme. Et la femme était un homme diminué [...] par la culture.⁴¹

Le constructivisme radical des féministes matérialistes de *Questions féministes* pose que le masculin est lui aussi construit, et construit comme tel en raison de la construction du féminin et inversement : « Dans une vision constructiviste, qui est nécessairement holiste, ou bien les deux catégories subsistent, ou bien les deux disparaissent »⁴². Ce que permet le concept de

³³ Sylvie CHAPERON, *Les Années Beauvoir*, déjà cité, p. 159.

³⁴ Pour une lecture différente du statut de la masculinité chez Beauvoir, voir Manon GARCIA, « Masculinity as an impasse. Beauvoir's understanding of men's situation in *The Second Sex* », *Simone de Beauvoir Studies*, à paraître.

³⁵ Alison JAGGAR, *Feminist Politics ...*, p. 87.

³⁶ Citée dans Catherine RODGERS, *Le « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir : un héritage admiré et contesté*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 108.

³⁷ Alison JAGGAR, *Feminist Politics ...*, p. 87.

³⁸ Françoise PICQ, « Simone de Beauvoir et "la querelle du féminisme" », *Les Temps Modernes*, 2008, vol. 1, n° 647-648, p. 179.

³⁹ COLLECTIF, « Variations sur des thèmes communs... », p. 42.

⁴⁰ Françoise Picq note que, bien que Simone de Beauvoir ait été directrice de publication de cette revue, elle n'en partageait pourtant pas entièrement la ligne politique.

⁴¹ Catherine RODGERS, *Le « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir ...*, p. 108.

⁴² Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2009, p. 334.

classe pour penser les groupes « femmes » et « hommes », c'est précisément que les groupes n'existent pas avant leur mise en rapport, que c'est le rapport qui les constitue comme groupes. Cette conception des femmes comme classe est plus radicalement constructiviste que la pensée du *Deuxième sexe*, car elle considère qu'il faut non seulement abolir « la femme », mais également « l'homme », et qu'il n'est de toute façon pas possible d'abolir une catégorie et de conserver l'autre. Pour reprendre les termes de Monique Wittig, également rédactrice à *Questions féministes*, le combat féministe doit viser à

supprimer les hommes en tant que classe, au cours d'une lutte de classe politique – et non un génocide. Une fois que la classe des hommes aura disparu, les femmes en tant que classe disparaîtront à leur tour, car il n'y a pas d'esclaves sans maîtres.⁴³

2.2 Le féminisme (tout) contre le marxisme⁴⁴

Au moment où, en 1970, Delphy cherche à penser « l'ennemi principal » (le patriarcat), la gauche orthodoxe comprend l'oppression spécifique des femmes de la façon suivante : elle a pour lieu la famille et est de nature idéologique, contrairement à l'exploitation capitaliste, de nature économique, et dont le lieu est le travail salarié ; à cela s'ajoute que, le capitalisme étant créateur de la famille, l'oppression des femmes est vue comme une conséquence secondaire de la lutte des classes. Or, Delphy montre que le patriarcat, compris comme système de subordination des femmes aux hommes, est non seulement une oppression qui est spécifique, mais qui a également une *base économique*. Pour ce faire, il faut reconnaître la nature économique de la famille, et, par conséquent, ne pas considérer que l'économie est consubstantielle au marché. La « base matérielle » du patriarcat, l'exploitation économique commune aux femmes que ne subissent pas les hommes, est « la production de services domestiques⁴⁵ sur le mode *gratuit* »⁴⁶ : travail pouvant être effectué à des fins non marchandes (ménage, élevage des enfants) ou marchandes (contribution à l'activité économique du conjoint, par exemple dans l'agriculture). La classe des hommes en bénéficie, ce qui fait que les hommes et les femmes sont deux groupes d'intérêts opposés. Les hommes et les femmes salariées subissent une exploitation économique commune dans les rapports de production capitaliste, mais l'ensemble des femmes subit une exploitation économique commune que ne subissent pas les hommes. Le patriarcat n'est donc pas réductible au capitalisme : le « mode de production domestique » est d'après Delphy distinct du mode de production capitaliste. Ce dernier n'est ni le seul mode de production, ni prééminent par rapport aux autres.

Ainsi, tout en prenant pour fondement une "axiomatique marxiste", le féminisme matérialiste se construit en même temps en dissidence par rapport au marxisme : C'est en tant qu'elle privilégie l'histoire, le construit social, l'arbitraire de la culture par rapport à la nature, que je considère l'axiomatique marxiste. Elle me paraît préfigurer et annoncer les écoles que l'on appelle aux États-Unis « constructivisme social », dans lesquelles je me reconnais. [...] le *concept* de classe est le seul à ma connaissance qui réponde au moins partiellement aux exigences d'une explication sociale. [...] En effet, le terme « groupes » ne dit rien sur leur mode de constitution. On peut penser que ces groupes – le dominant et le dominé – ont chacun une origine *sui generis* : qu'existant déjà, ils entrent ensuite en rapport, un rapport qui, dans un troisième temps, devient caractérisé par la domination. Or que dit à ce sujet le concept de classe ? Il inverse ce schéma : il dit que l'on ne peut pas considérer chaque groupe séparément de l'autre, puisqu'ils sont unis par un rapport de domination, ni même les considérer ensemble mais indépendamment de ce rapport. Caractérisant ce rapport comme un rapport d'exploitation économique, le concept de classe met

⁴³ Monique WITTIG, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 59.

⁴⁴ Pour une description détaillée de la filiation marxisme-féminisme matérialiste, voir le texte très complet de Pauline CLOCHEC, « Du spectre du matérialisme à la possibilité de matérialismes trans », in Pauline CLOCHEC et Noémie GRUNENWALD (dir.), *Matérialismes trans*, Hystériques & AssociéEs, 2021, p. 15-64.

⁴⁵ Note de VM : Il importe de ne pas confondre travail ménager et travail domestique : le premier est un cas particulier du second.

⁴⁶ COLLECTIF, « Variations sur des thèmes communs... », p. 28.

en outre la domination sociale au cœur de l'explication. On peut discuter des mobiles (l'exploitation économique) attribués à cette domination, on peut même les contester ou les changer sans qu'il soit besoin de changer le schéma fondamental.⁴⁷

2.3 Le genre précède le sexe

Ces quelques lignes sont une autre façon d'affirmer que « le genre précède le sexe »⁴⁸, formule de Delphy, qui revient à refuser d'envisager le genre « comme une dichotomie sociale déterminée par une dichotomie naturelle »⁴⁹, faisant du genre un contenu et du sexe un contenant (avec le contenu susceptible de varier mais le contenant conçu comme invariable). Cette formule condense l'idée selon laquelle c'est le système social de division et de hiérarchisation qui est premier ; il produit le groupe des femmes et le groupe des hommes, groupes ensuite posés comme naturels. En d'autres termes, il n'y a pas de différence naturelle qui serait le fondement de la division sexuée.

Suivant cette perspective, toute préconisation qui viserait à lutter contre les stéréotypes pour obtenir un « heureux métissage » entre le masculin et le féminin en chaque individu est voué à l'échec. Marie-Claude Hurtig et Marie-France Pichevin, notent ainsi que l'idéal androgyne individuel⁵⁰ « maintient intactes les notions de masculinité et de féminité, et leur présuppose un contenu distinct et réel »⁵¹. L'erreur fondamentale revient à croire que les modèles masculin et féminin existent *sui generis*, alors qu'ils seraient les résultats d'un rapport de domination :

si les femmes étaient les égales des hommes, les hommes ne seraient plus les égaux d'eux-mêmes : pourquoi les femmes ressembleraient-elles à ce que les hommes auraient cessé d'être ? Car si on définit les hommes dans la problématique du genre, ils sont d'abord et avant tout des dominants ; leur ressembler, ce serait être dominantes aussi, mais ceci est une contradiction dans les termes. [...] pour être dominant, il faut avoir quelqu'un à dominer ; et on ne peut pas plus concevoir une société où tout le monde serait « dominant » qu'une société où tout le monde serait « le plus riche ».⁵²

Cet espoir en une société faite d'individus « métissés » du point de vue des normes de genre témoigne selon Delphy d'une approche statique, « une vision de la société où les valeurs existent dans leur "être" avant leur hiérarchisation » qui « postule une invariabilité d'un fonds humain universel »⁵³ et qui « projette dans un futur changé des traits ou des valeurs d'avant le changement »⁵⁴. La radicalité de Delphy s'applique donc également à sa conception de la transformation sociale, qui peut être qualifiée de révolutionnaire et d'utopiste au sens où « elle n'envisage pas un changement partiel de l'expérience [...], mais un bouleversement des bases de toutes les sociétés connues »⁵⁵.

2.4 Il n'y a rien « sous » le social

Si l'on suit Delphy, une pensée qui réduit la construction sociale au conditionnement social « présume, même si elle ne le dit pas, l'existence d'un être humain originel ou sous-

⁴⁷ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 1. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 2009, p. 29-30.

⁴⁸ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 249.

⁴⁹ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 246.

⁵⁰ Selon elles, la porte-parole en France de l'idéal androgyne est Élisabeth Badinter, chez qui elles décèlent un « essentialisme asymétrique » : Marie-Claude HURTIG et Marie-France PICHEVIN, « Psychologie et essentialisme : un inquiétant renouveau », *Nouvelles Questions Féministes*, 1995, vol. 16, n° 3, p. 7-32.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 334.

⁵³ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 254-255.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Ludovic GAUSSOT, *Pensée sociologique et position sociale : l'effet du genre et des rapports sociaux de sexe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 75.

jacent »⁵⁶ ; elle revient à confondre le social et ce qu'on appelle « les conventions sociales ». En effet, le conditionnement présuppose une entité préalable, certes soumise à des « conventions sociales », mais qui préexiste à l'opération. Un conditionnement a des effets sur une réalité préexistante tandis que le construit *est* la réalité existante. Autrement dit, on présuppose que « sous les structures culturelles et sociales, il existe une "nature humaine" qui pourrait émerger, si on lui en donnait l'occasion »⁵⁷ ; sous la seconde nature, il y a une première nature. Par conséquent, si l'idée de conditionnement laisse envisager un « substrat », quelque chose « en dessous », en revanche, il n'y a « pas d'au-delà, ni d'ailleurs d'en-deçà, de la construction sociale »⁵⁸ dans le constructivisme radical des féministes matérialistes. Une telle pensée renvoie ainsi dos à dos les options essentialistes (comme le naturalisme) et les options idéalistes (comme l'existentialisme) car

elles partagent une vision idéaliste, au sens philosophique de l'idéalisme, de l'existence humaine et de la subjectivité : ou bien celles-ci sont « réelles » et alors elles doivent être fondées sur la « Nature » (et non « simplement sociales ») ; ou elles sont « sociales » et alors elles deviennent « irréelles ».⁵⁹

La « croyance en une nature humaine individuelle ou universelle (c'est la même chose) préexistant au "conditionnement social" » révèle selon Delphy « une incapacité générale à accepter les implications du constructivisme, une incapacité qui est à la fois intellectuelle et émotionnelle »⁶⁰. Ce faisant, les théories comme celle de Beauvoir qui placent la liberté et la conscience du sujet individuel au premier plan ne sont pas solubles dans un constructivisme radical, qui fait de l'individu un produit plutôt qu'un producteur.

L'une des conséquences du fait de considérer la subjectivité individuelle comme une construction dans une optique matérialiste revient à réduire les possibilités de résistance face à la domination. La subjectivité n'est plus un point de départ mais un point d'arrivée, elle n'est plus en amont mais en aval : elle n'est donc pas « susceptible d'être changée par une conduite volontariste individuelle »⁶¹. L'action individuelle, même indirecte, est très limitée : les « données et contraintes concrètes et matérielles » que sont les arrangements sociaux sont extérieures aux individus et inaccessibles à leur action individuelle »⁶².

3. Du déconstructionnisme : un constructivisme fragile ?

3.1 D'un rejet redoublé de l'essentialisme

L'idée selon laquelle une approche radicalement constructiviste de la subjectivité pose toute résistance individuelle comme vaine est contredite par un autre courant féministe, qui avance que des transgressions performatives, des subversions⁶³ et des troubles dans le genre sont possibles. Il s'agit du féminisme dit « post-structuraliste » ou *queer*⁶⁴, dont la principale représentante est Judith Butler. D'après cette autrice, le genre est « performatif », cela signifie que « ce que nous voyons dans le genre comme une essence intérieure est fabriqué à travers

⁵⁶ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p.332.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 334.

⁶⁰ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 332-333.

⁶¹ Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 333.

⁶² Christine DELPHY, *L'Ennemi principal 2...*, p. 335.

⁶³ Rappelons que le sous-titre de *Trouble dans le genre* est « Le féminisme et la subversion de l'identité ».

⁶⁴ Je choisis de ne pas les distinguer dans le cadre de cet article ; pour plus de précisions, voir Éléonore LEPINARD et Marylène LIEBER. « Repenser le sujet et l'identité : théories post-structuralistes du genre », Éléonore LEPINARD éd., *Les théories en études du genre*, La Découverte, 2020, p. 75-96 ; Maxime CERVILLE et Nelly QUEMENER. « Queer », Juliette Rennes éd., *Encyclopédie critique du genre*. La Découverte, 2021, p. 632-642.

une série ininterrompue d'actes [...], cette essence est posée en tant que telle dans et par la stylisation genrée du corps »⁶⁵.

Le point de départ de *Trouble dans le genre* consiste à montrer qu'en mobilisant la catégorie *femme*, certaines féministes ont consolidé ce qui fait précisément le socle de la domination :

Je suggère que l'universalité et l'unité imputées au sujet du féminisme se trouvent de fait minées par les contraintes inhérentes au discours de la représentation dans lequel ce sujet fonctionne. Vu l'insistance précipitée avec laquelle on table sur un sujet stable du féminisme où les « femmes » sont prises pour une catégorie cohérente et homogène, on ne s'étonnera pas que l'adhésion à la catégorie suscite de nombreuses résistances. [...] Et si le problème était plus sérieux ? La construction de la catégorie « femme » comme sujet cohérent et stable n'est-elle pas, à son insu, une régulation et une réification des rapports de genre ? Or une telle réification n'est-elle pas contraire aux desseins féministes ?⁶⁶

Dans cette perspective, le féminisme matérialiste, malgré son constructivisme, resterait essentialiste : non pas au sens où il postulerait une nature donnée et fixe, mais en tant qu'il opérerait une homogénéisation abusive et une réification à travers la catégorie macro *femmes*.

Cela est à mettre en parallèle avec le fait que, politiquement, la naissance d'une « troisième vague féministe » est inséparable de la question de la diversité au sein de la classe des femmes, diversité qui avait été minimisée dans la vague précédente (années 1970) par l'universalisation abusive de la situation des femmes blanches hétérosexuelles de classe moyenne. Les militant·e·s états-unien·ne·s du *Black Feminism* avaient déjà souligné cet aspect problématique dès les années 1970-1980. La troisième vague s'accompagne donc d'une prise en considération accrue des rapports sociaux de race (intersectionnalité⁶⁷) et des sexualités (*queer*), ce qui vient multiplier les stratégies et éclater le sujet du féminisme ; en plus de la différence historique et de la différence politique, le féminisme croise également une différence identitaire⁶⁸. Ainsi que le résume Diane Lamoureux : « [L]e premier trait qui caractérise cette troisième vague est qu'elle se pense à l'heure des "post" [...]. Postmoderne, poststructuraliste, postcolonial »⁶⁹. Cette vague porte donc la reconnaissance que les femmes ne constituent pas une catégorie homogène et que « nous sommes, d'une façon fondamentale, en train de dupliquer les stratégies misogynes lorsque nous cherchons à définir les femmes »⁷⁰.

3.2 Judith Butler : faire et défaire la construction

La philosophe Françoise Collin résume en ces termes la pensée butlerienne :

Le « genre » est trouble dira Butler dans ce contexte (*gender trouble*) et non pas double : la détermination d'un être comme homme ou femme se rejoue dans chaque conjoncture. « On ne naît pas femme, on le devient » affirmait Beauvoir qui semblait considérer en revanche la position masculine comme un donné immuable alors qu'elle aurait pu ajouter : « on ne naît pas homme, on le devient ». Mais au devenir femme ou homme imposé par la société, par la « construction sociale », la perspective déconstructionniste oppose non pas une autre construction, ni l'abolition de toute construction, mais un devenir mobile qui se redécide dans chaque acte, entamant les modèles imposés.⁷¹

⁶⁵ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006, p. 36.

⁶⁶ Judith Butler, *Trouble...*, p. 64-66.

⁶⁷ Kimberlé CRENSHAW, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, 2005, n° 39, p. 51-82.

⁶⁸ Diemut BUBECK, « Feminism in Political Philosophy... »

⁶⁹ Diane LAMOUREUX, « Y a-t-il une troisième vague féministe ? », *Cahiers du Genre*, vol. s1, n° 3, 2006, p. 57-74.

⁷⁰ Linda ALCOFF, « Cultural Feminism versus Post-Structuralism: The Identity Crisis in Feminist Theory », *Signs*, 1988, vol. 13, n° 3, p. 437.

⁷¹ Françoise COLLIN, « Déconstruction ou destruction de la différence des sexes », *Contretemps*, 2003, p. 48.

Ainsi, malgré certaines présentations qui en sont faites, l'opposition entre le féminisme matérialiste et le féminisme post-structuraliste ne repose pas sur leur caractère constructiviste ou non. Les deux paradigmes sont aussi radicalement constructivistes l'un que l'autre⁷². Ce qui change, c'est la « solidité » de cette construction, son caractère *déterminant* – au sens fort du déterminisme. C'est pourquoi le féminisme post-structuraliste n'est pas davantage constructiviste que le féminisme matérialiste, mais il est davantage *dé-constructiviste*, si on entend par là qu'il appréhende la construction comme plus aisément *susceptible d'être défaite*.

Si l'on prend la question du sujet, féminisme matérialiste et féminisme post-structuraliste refusent l'un comme l'autre l'idée d'un noyau subjectif qui précéderait le social : en ce sens, ils s'opposent tous deux à un paradigme libéral et humaniste qui présuppose une subjectivité individuelle préexistante qui serait ensuite socialisée. Chez Butler, cela se traduit par l'usage du concept de *performativité* (qui considère le sujet comme un effet, par différence avec le concept de performance qui le présuppose). Cependant, si, dans le féminisme matérialiste, la subjectivité est robustement construite et stabilisée, selon un mécanisme descendant sur lequel les individus n'ont pas de prise, elle est en revanche quelque chose de précaire, de contradictoire, de processuel, sans cesse (re)constitué par les discours dans la vision post-structuraliste. Ainsi, pour reprendre une image mobilisée par un manuel d'introduction aux études sur le genre, qui assume une orientation plutôt matérialiste : « [l]e fait qu'une maison soit construite ne signifie pas qu'elle ne soit pas solide »⁷³. C'est donc moins l'idée de construction qui est en jeu que la possibilité d'aller à rebours de celle-ci.

Le débat entre féminisme matérialiste et féminisme post-structuraliste est aussi un débat d'*échelles* à l'endroit de la conceptualisation du pouvoir : l'idée structuraliste d'un pouvoir macro, répressif et descendant apparaît fondamentalement fautive pour la perspective « post ». Cette conception, qui substantialiserait ou réifierait le pouvoir, ne permettrait pas d'en saisir les mécanismes complexes et ambivalents à l'échelle micro⁷⁴.

3.3 Performativité du genre

L'approche *queer* reprend ainsi une conception foucauldienne du pouvoir, en considérant qu'il n'est pas une chose susceptible d'être possédée (par l'État ou par une classe bourgeoise, par exemple) mais qu'il est une relation, qui fonctionne en réseau à un niveau micro. À cela s'ajoute qu'il n'est pas nécessairement répressif (il est même positif en tant qu'il constitue le sujet), et, en tant qu'il agit sur des actions, il est toujours possible de lui résister. Toujours dans une veine foucauldienne, c'est en tant que régime discursif que le genre est considéré : ses « codes de signification sont autant de répétitions et de citations de la loi hétérosexuelle dans un contexte donné de pouvoir »⁷⁵. La conception du pouvoir comme micro, relationnel et productif, ainsi que l'importance donnée aux discours (qui forment la texture même du réel) se retrouvent dans l'idée de performativité du genre butlerienne.

Les actes de langage performatifs, chez John Austin⁷⁶, se caractérisent par le fait qu'ils ne sont pas susceptibles d'être vrais ou faux (par différences avec les constatatifs) mais qu'ils produisent ce qu'ils nomment (exemple : « Je te baptise »). La répétition de l'énoncé « Je suis / C'est... une fille / un garçon » n'est pas la répétition d'un énoncé constatatif, avance Butler,

⁷² Un certain flou autour du vocabulaire utilisé peut compliquer l'identification : ainsi, certain·e·s auteur·e·s féministes vont se qualifier de « *déconstructionnistes* » sans être post-structuralistes, et certain·e·s auteur·e·s *queer* emploieront le terme « *ultraconstructiviste* ».

⁷³ Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT, et Anne REVILLARD, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2012, p.19.

⁷⁴ Une autre façon d'appréhender l'opposition féminisme matérialiste/*queer* est de montrer que le premier pense le genre à partir du travail tandis que le second le fait à partir des sexualités ; pour une telle analyse, voir l'ouvrage d'Isabelle Clair mentionné en bibliographie.

⁷⁵ Irène JAMI, « Judith Butler, théoricienne du genre », *Cahiers du Genre*, 2008/1 (n° 44), p.213.

⁷⁶ John L. Austin, *Quand dire, c'est faire* (1962), Paris, Seuil, 1970.

mais bien d'un énoncé performatif. Les identités de genre n'existent ainsi que par le langage, et le sujet genré est un effet (et non une cause) du discours ; or, comme rien ne précède ou ne fonde cette identité culturelle et discursive, « on peut semer le trouble en "jouant" (*to act*) le genre de façon à attirer l'attention sur le caractère construit des identités hétérosexuelles qui se présentent comme "essentiels" et "naturelles" »⁷⁷. D'où le fait, chez Butler, d'ériger la *drag queen* en exemple paradigmatique de cette parodie qu'est en réalité le genre, et à en montrer le potentiel subversif pour résister aux normes oppressantes.

3.4 Féminisme post-structuraliste : retour à l'individualisme ?

La déconstruction qui caractérise le post-structuralisme a été jugée problématique par ses adversaires, tant du point de vue théorique que du point de vue pratique. Le démantèlement de la fiction de la catégorie « femme » qu'il engage pourrait ainsi (re)conduire à une forme d'individualisme, reconnaissant au mieux des individus et invisibilisant des rapports sociaux macro. Linda Alcoff, peut-être dans un clin d'œil beauvoirien, qualifie cette tendance de « nominalisme » qui « a comme effet délétère de dé-genrer notre analyse, de rendre, de fait, le genre invisible à nouveau »⁷⁸.

Cette tendance individualisante, en plus d'être théoriquement problématique, peut constituer un obstacle pour l'action, d'après certain·e·s détracteur·rices du *queer*. La sociologue féministe radicale Sabine Masson lie les partis pris épistémologiques et les stratégies de lutte du *queer* en ces termes :

j'y vois la disparition de la question de l'oppression (genre, race, classe) et des rapports sociaux. La fluidité, voire l'irréalité du genre, et la possible dissolution des identités par la performativité visualisent le changement à partir d'actes individuels contreculturels [...] L'immense entrée « queer » met à plat les relations de pouvoir et les constructions divergentes de l'identité sexuelle en fonction de la race ou du genre [...]. À rejeter toute référence aux catégories et groupes sociaux, à mettre l'accent sur leur hétérogénéité et l'impossibilité de généraliser, elle entretient aussi un mythe du point de vue de « nulle part » qui contribue à l'invisibilisation du pouvoir.⁷⁹

L'impossibilité d'une montée en généralité conduirait alors à faire du procès d'expérience individuelle la référence ultime de l'analyse et de l'action politiques.

Conclusion

Trois autrices, trois paradigmes féministes, trois façons de critiquer l'essentialisation des femmes. Mais féminisme et lutte contre l'essentialisme ne vont pas forcément de pair : il existe en effet des courants qui s'appuient sur l'idée d'une essence féminine, au premier rang desquels celui qu'on a appelé « féminisme différencialiste »⁸⁰. Dans une démarche plus dialectique, on peut également mentionner la perspective originale que Gayatri Spivak élabore avec le concept d'essentialisme stratégique. Celui-ci reconnaît l'usage, dans les luttes, d'une manière temporaire et dans un but politique déterminé, d'une référence à une identité partagée⁸¹.

Ces considérations montrent qu'une perspective féministe ne saurait être réduite à un simple *addendum* ou ajout de femmes (parmi les enquêtées, dans les auteur·e·s des textes des corpus, au sein des archives, etc.) mais qu'elle apporte avec elle des outils, notamment

⁷⁷ Irène JAMI, « Judith Butler... », p. 214.

⁷⁸ Linda ALCOFF, « Cultural Feminism versus Post-Structuralism: The Identity Crisis in Feminist Theory », *Signs*, 1988, vol. 13, n° 3, p. 431.

⁷⁹ Sabine MASSON, et Léo THIERS-VIDAL. « Pour un regard féministe matérialiste sur le queer. Échanges entre une féministe radicale et un homme anti-masculiniste », *Mouvements*, vol.2, n°20, 2002, p. 44-49.

⁸⁰ Par exemple celui représenté par la mouvance « Psychépo » (Psychanalyse et Politique) en France dans les années 1970 : Dominique FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, « Controverses et anathèmes au sein du féminisme français des années 1970 », *Cahiers du Genre*, 2005, n° 39, p. 13-26.

⁸¹ Gayatri SPIVAK (interview par Elisabeth GROSZ), « Criticism, Feminism and the Institution » (1985), *Thesis Eleven*, 10-11(1), p. 175-187.

théoriques, qui redéfinissent des concepts fondamentaux des sciences humaines, tels qu'*individu, nature, travail, discours*, etc. Plus fondamentalement, c'est même le rapport entre sujet et objet de science que les études féministes interrogent : ainsi, les épistémologies dites « du *standpoint* » qui critiquent la prétention à la neutralité et à l'a-situation du sujet connaissant classique, mais proposent également d'autres principes et d'autres critères d'objectivité scientifique⁸².

Bibliographie

BEAUVOIR Simone (de), *Le Deuxième Sexe. Tome 1 : Les Faits et les mythes*, Paris Gallimard, Folio-Essais, 1976 [1949] ; *Tome 2 : L'Expérience vécue*, Paris Gallimard, Folio-Essais, 1976 [1949].

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (1990), trad. Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2006.

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal. Tome 1: Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepses, 2009 ; *Tome 2 : Penser le genre*, Paris, Syllepses, 2009.

Littérature secondaire :

BERENI Laure, CHAUVIN Sebastien, JAUNAIT, Alexandre, REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2012.

CLAIR Isabelle, *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2015.

DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités : introduction à la théorie féministe*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.

HIRATA Helena, LABORIE Françoise, LE DOARE Hélène, SENOTIER Danièle (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

LE DŒUFF Michèle, *Le sexe du savoir*, Lyon, ENS Éditions, 2022.

LEPINARD Éléonore, « Malaise dans le concept. Différence, identité et théorie féministe », *Cahiers du Genre*, n° 39, 2005, p. 107-135.

MALBOIS Fabienne, « Les paradigmes de l'égalité/différence et du sexe/genre : ou les deux réponses du féminisme occidental à l'énigme de la "différence des sexes" », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 21, n°1, 2002, p. 81-97.

⁸² Claude GAUTIER, « De la neutralité axiologique au réalisme des expériences vécues du *standpoint* : Une critique féministe de la relation de connaissance », GenEre (dir.), *Épistémologies du genre : Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2018 (généré le 10 septembre 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/enseditions/9224>>.